

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation
Band: 40 (1911)
Heft: 5

Artikel: L'école de la forêt à Eberfeld
Autor: Crausaz, J.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1041370>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 19.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Bulletin

pédagogique

Organe de la Société fribourgeoise d'éducation

ET DU MUSÉE PÉDAGOGIQUE DE FRIBOURG

Abonnement pour la Suisse : 3 fr. — Pour l'étranger : 4 fr. — Prix du numéro : 20 ct.
Prix des annonces : 15 ct. la ligne de 5 centimètres. — Rabais pour les annonces répétées.

Tout ce qui concerne la Rédaction doit être adressé à **M. le Dr Julien Favre**, professeur à l'École normale, Hauterive-Posieux.

Pour les annonces, écrire à *M. J. Crausaz*, 4, rue Grimoux, à Fribourg, et, pour les abonnements ou changements d'adresse, à l'Imprimerie Saint-Paul, Avenue de Pérolles, Fribourg.

SOMMAIRE : *L'École de la forêt à Eberfeld.* — *Une polémique au sujet du « Livre unique ».* — *Chronique littéraire.* — *Ami jusqu'à la mort.* — *Échos de la presse.* — *Bibliographies.* — *Chronique scolaire.* — *Avis.*

L'École de la forêt à Eberfeld.

Trente-cinq ans à peine nous séparent du jour où les protégés du pasteur Bion prenaient possession, pour la première fois, de leurs cantonnements dans les monts appenzellois. Et voici que déjà la plupart des villes de quelque importance, bon nombre de bourgs mêmes, possèdent leurs colonies de vacances. Chaque automne, nous assistons à la rentrée de nos petits « colonistes ». Ils nous reviennent transformés, grandis, fortifiés, le teint hâlé, les yeux vifs, comme s'il y restait un reflet des larges horizons ensoleillés. Mais, hélas ! l'heure de la rentrée des classes va sonner. Aux capricieuses promenades dans les sombres sapinières vont succéder les interminables et ennuyeuses séances de classe.

Pauvre petit, le clocher du village voisin de la colonie ne dressera plus pour lui sa flèche svelte au milieu des toits rouges ; le grand lac ne développera plus, là-bas, au pied des monts lointains, sa ligne bleue. C'est à peine si, par les quatre croisées de son étroite prison, il continuera d'apercevoir quelque pan de ciel parcimonieusement mesuré. Les trois semaines passées au grand air ont réconforté son organisme débilité. Mais, s'il est de complexion délicate, le retour dans l'atmosphère viciée du taudis familial aura tôt fait d'annihiler les bons résultats acquis à la campagne. Les apparences de santé n'ont de solidité que celle des vaines apparences et « les rosés de ces joues ne dureront guère que ce que durent les roses » : frêle gain, vite évanoui. Et avec M. Delpérier, en voyant cet enfant malingre, aux joues hâves, pénétrer, d'un air mélancolique et résigné, dans un de ces cubes de maçonnerie appelés « écolès » nous serons tentés de regretter la civilisation et de penser que le développement intellectuel de l'humanité la condamne à un cruel et fatal suicide.

Il est indéniable que le séjour dans les classes ordinaires est préjudiciable à la santé de plusieurs de nos élèves : enfants anémiés, frappés d'anomalies physiques, quelquefois intellectuelles, incapables de suivre avec profit, plusieurs heures durant, un enseignement régulier, de fournir un effort soutenu d'attention. Maintenir ces pauvres petits dans les classes ordinaires serait les condamner à la débilitation lente et fatale, aggraver leur état sanitaire si compromis déjà. Or, l'équilibre et la santé du corps ont toujours été considérés, non sans raison, comme la condition primordiale de la santé de l'esprit. Du désir de procurer à tous ceux que l'école « tue » cette santé physique, tout en leur assurant le bienfait de l'instruction, est née l'institution de l'école de forêt. Il était réservé à l'Allemagne, cette terre élue de l'instruction et de l'éducation, d'entrer, la première, dans la voie nouvelle. C'est en 1904, en effet, que l'école de forêt ouvrait, pour la première fois, ses portes aux écoliers malades de Charlottenbourg. Depuis, la charité privée, cette semeuse infatigable, s'est donnée pour mission de multiplier, dans les divers pays d'Europe, les écoles de forêt. En Suisse, Lausanne possède la sienne depuis 1908. Nous croyons intéresser les lecteurs du Bulletin en les faisant pénétrer — grâce aux renseignements que nous fournit la revue allemande « Das Schulhaus » — dans l'une de ces écoles, celle d'Eberfeld, créée il y a trois ans.

C'est dans la forêt de Burholz, à quelques minutes d'Eber-

feld, que s'élève le bâtiment de la « Waldschule », coquet édifice en bois, dont la couleur vert-clair s'harmonise gracieusement avec le vert plus tendre du feuillage avoisinant et la teinte sombre des sapins. Deux salles spacieuses, éclairées par cinq grandes croisées, occupent le corps principal du bâtiment. Une pièce, de dimensions plus modestes, est réservée exclusivement au personnel enseignant. Le mobilier scolaire est au complet. Tables longues, chaises — cannelées pour les petits, — tableaux noirs, bouliers, pupitre du maître, rien n'y manque. Aux parois, les tableaux d'histoire et d'enseignement intuitif voisinent avec les cartes géographiques. Les jours de pluie, les tables se plient et s'entassent : la salle se transforme en salle de jeux. Un jardin aligne, dans une clairière, sur une pente ensoleillée, ses plates-bandes et ses allées sablées. Sous la direction des instituteurs, les petits jardiniers, en bras de chemise, bêchent, plantent, sèment, arrosent. Sur une esplanade, à proximité du bâtiment, parmi des arbustes groupés en massifs irréguliers, se dressent les engins de gymnastique : escarpolettes, trapèzes, recks, parallèles.

L'école d'Eberfeld peut abriter 100 enfants. En 1910, se sont les 3^e, 4^e, 5^e classes primaires qui fournirent le contingent admis. Les places furent strictement réservées aux malades atteints d'affections chroniques, — troubles cardiaques, faiblesse pulmonaire, — aux anémiques, aux scrofuleux, à tous ceux dont l'état de santé ne réclame pas un internement à l'hôpital et qui se trouvent, néanmoins, incapables de suivre avec fruit l'enseignement des écoles régulières.

Sous la voûte des arbres feuillus que traversent, de temps en temps, quelques raies de lumière blonde, en plein air, dans la forêt où chantent, s'essorent et voltigent des myriades d'insectes invisibles, se déroulent la plupart des leçons. Seuls, les exercices de lecture et d'écriture qui exigent un éclairage d'intensité toujours égale, ont lieu dans les salles. Les fenêtres restent alors grandes ouvertes ; l'air, qu'embaument les effluves des essences de la forêt, entre à flots par les larges baies. La classe dure, chaque jour, quatre heures au maximum. Une récréation de 10 à 15 minutes coupe, de demi-heure en demi-heure, les diverses leçons. Chaque division compte 30 élèves au plus. Tous les matins, le chemin de fer amène les petits voyageurs à la Waldschule où les attendent une tartine beurrée et un bol de lait tiède et blanc. Trois autres repas sont servis au cours de la journée. Après le dîner, de 1 à 3 heures, les enfants font la sieste, étendus sur des chaises longues. Lorsque la température fraîchit, ce repos se prend dans un hall couvert.

Par une série d'entraînements réguliers et méthodiques, les petits pensionnaires s'habituent à respirer largement. Ces exercices de respiration ont donné les résultats les plus encourageants. On a pu constater chez quelques sujets, particulièrement faibles, une augmentation du périmètre thoracique qui a atteint, l'an dernier, jusqu'à 7 1/2 cm. Le séjour à l'école de forêt constitue, avant tout, une cure d'air et de soleil qui se poursuit sans aucun arrêt. Point de congé hebdomadaire, pas d'interruption le dimanche et les jours de fête, ni pendant la période des vacances.

La journée d'un enfant coûte, en moyenne, 70 pfennigs, billet de chemin de fer compris. L'assistance privée vient en aide aux familles miséreuses qui se trouvent dans l'impossibilité de payer le prix de la pension. A Eberfeld, les résultats obtenus, tant au point de vue hygiénique qu'au point de vue pédagogique, ont dépassé toute expérience. Là, comme à Charlottenbourg, l'air de la forêt accomplit son œuvre de résurrection. Il souffle son haleine vivifiante sur les petites figures pâles, aux yeux cernés, aux lèvres sans couleur. C'est chez les plus chétifs, chez les victimes prédestinées de la tuberculose, que la poussée vitale se produit avec plus d'intensité.

Les écoles de forêt ne pouvaient manquer d'attirer l'attention de tous ceux qui s'intéressent à l'enfance souffreteuse. Aussi de nombreux étrangers visitent-ils, chaque été, les institutions actuellement existantes. L'exemple de Charlottenbourg, de Mülhouse, de Lausanne, de Lyon, d'Eberfeld, continue de trouver d'enthousiastes imitateurs. Et chaque année voit s'accroître le nombre des cités dont les autorités, dont les habitants charitables veulent, avec le poète que

..... sur vous, ô fines têtes blondes,
Les bois versent un peu de leurs ombres profondes,
Que le soleil plus doux en un ciel plus clément,
Vous devienne une joie au lieu d'être un tourment ;
Que les vents embaumés qui glissent sur les plaines
Vous apportent la vie en leurs pures haleines.....

J. CRAUSAZ.



PENSÉE

La plupart des peines n'arrivent si vite que parce que nous faisons la moitié du chemin.

